

Du bonheur américain au malheur philippin : *La carrera de Cándida* (1921) de Guillermo Gómez Windham (1880-1957)

EMMANUELLE SINARDET

UNIVERSITÉ PARIS OUEST – NANTERRE LA DÉFENSE, CRIIA,
CENTRE D'ÉTUDES ÉQUATORIENNES
esinardet@parisnanterre.fr

1. Le bref roman *La carrera de Cándida* (Gómez Windham, 1921 ; 7-43), publié en 1921 dans un ensemble auquel il donne également son titre – composé de six nouvelles, de trois articles et d'un autre roman court, *La odisea de Sing-a* –, reste largement méconnu dans la littérature philippine. Pourtant, il a été lauréat en 1922 du premier prix Zóbel, prix prestigieux décerné à une œuvre littéraire philippine de langue espagnole¹. Il est vrai que son auteur, Guillermo Gómez Windham (Iloilo, 1880 - Manille, 1957), poète, romancier et auteur prolifique d'articles dans la presse hispanophone philippine, est une personnalité discrète, qui s'est tenue en marge de la vie littéraire de son pays malgré son importante activité journalistique, sans doute parce qu'il se considérait avant tout comme un fonctionnaire et un serviteur de l'État (Andrea Gallo, 2010 ; 4-5). Il est vrai également que l'histoire narrée semble fort banale. Le narrateur omniscient décrit la trajectoire d'une humble paysanne en quête d'opportunités, Cándida, qui émigre vers la ville de San Pedro. Séduite par un riche fils de famille puis abandonnée, la jeune fille est acculée à la prostitution. L'influence *costumbrista*, d'ailleurs, toujours en vogue dans la littérature philippine des années 1910 et 1920, est manifeste dans les descriptions de San Pedro, dans les scènes de la vie étudiante de l'*Instituto mercantil* où s'inscrit le jeune fille et dans la figure même de la candide – *Cándida* – paysanne, qui tient davantage du type emblématique que du personnage doté d'une profondeur psychologique.

1 Le «Premio Literario Anual Enrique Zóbel», aujourd'hui nommé «Premio Zóbel», est le plus ancien prix littéraire des Philippines. Il porte le nom de l'homme d'affaires et mécène qui l'a institué en 1920, Enrique Zóbel de Ayala.

2. Pourtant, *La carrera de Cándida* est un texte mordant qui rend compte de la domination, non seulement politique mais aussi culturelle, qu'entend exercer la nouvelle puissance coloniale, les États-Unis, depuis 1898. La thématique du bonheur s'avère à ce titre éclairante. L'imposition des valeurs nord-américaines est à l'œuvre dans la course de Cándida vers le bonheur qui donne son titre au roman – *la carrera de Cándida* –, un bonheur tel que le définit le nouveau modèle culturel dominant : la réussite matérielle et sociale obtenue individuellement par le travail et l'effort personnels ; une réussite simple à atteindre pour qui le veut vraiment ; un succès accessible, qui plus est, en suivant une recette pré-établie. Cándida, qui aspire à devenir, à l'instar d'une Bovary visayane, une des ces *success girls* de *magazines* américains, s'efforce alors d'agir en fonction des impératifs martelés par ces derniers. Sa chute sociale et morale vient rappeler l'aliénation culturelle dont elle est aussi la victime et qu'atteste l'usage de l'anglais dans la narration en espagnol. Cándida, abusée par le mirage américain, peut aussi être vue comme une figure des Philippines sous domination étasunienne.

1. Une comédie de mœurs philippine sous tutelle étasunienne

3. Le premier des neuf chapitres du roman s'ouvre sur une brève description de l'île et de la province de X..., «al Sudoeste del grupo bisayo que constituye el centro de Filipinas» (p. 7), qui ont pour capitale San Pedro. Si cette description permet au lecteur de reconnaître Iloilo, le narrateur omniscient, en taisant le nom de la province et en en renommant la capitale, indique que le récit vaut pour toutes les provinces philippines et a une dimension exemplaire. Derrière les places coquettes, l'apparition des automobiles, la création d'écoles flambant neuves, signes du progrès promu par les autorités, en l'occurrence les occupants américains, se cache la permanence de relations asymétriques, où les grands propriétaires terriens s'enrichissent de la production du riz au détriment de petits paysans qui peinent à survivre (p. 7). Le progrès promis est superficiel et ne concerne qu'une minorité, invalidant en creux le discours américain qui, dans le sillage de la doctrine Monroe, légitime le protectorat sur les Philippines en le présentant comme une œuvre pacificatrice et civilisatrice, non sans l'avoir imposé au prix d'une guerre sanglante de quelque quatorze ans. Dans ces provinces où

les structures traditionnelles restent inchangées, le « protecteur » n'en est pas un : en réalité, un colonisateur a chassé l'autre.

4. Cette entrée en matière n'est pas innocente ; elle inscrit d'emblée le personnage principal dans des relations de domination qui deviennent, pour le lecteur, une clef de compréhension du récit. Cándida, dont le nom dit la crédulité et suggère déjà la faiblesse, est à plusieurs égards – économiques, sociaux, culturels mais aussi de genre – une figure dominée : en tant que misérable paysanne dans une société inéquitable, en tant que femme dans un ordre patriarcal, en tant que Visayane dans une culture où les élites traditionnelles parlent espagnol et où s'impose l'anglais. Son physique avantageux, «un tipo casi perfecto de la poco llamativa pero atrayente y seductora belleza oriental» (p. 8), d'une part, sa coquetterie et sa vanité arrogante, d'autre part, ne dressent pas seulement un portrait de la jeune fille mais celui d'une victime en devenir. Sa beauté suscitera les convoitises d'hommes puissants ; son orgueil et son manque de jugement la précipiteront dans leurs pièges : la course – *carrera* – de cette candide s'apparente à un destin implacable débouchant nécessairement sur le malheur.
5. Toutefois, même s'il se présente comme une démonstration, le récit n'est pas un conte moral, ni un roman à charge, ni un texte nationaliste. Le narrateur reste en retrait et décrit, plus qu'il n'analyse et ne commente, le comportement des habitants de San Pedro, leurs aspirations, les situations auxquelles ils se voient confrontés, les contradictions qui les tourmentent et les choix qu'ils finissent par faire, souvent à leur corps défendant. Son regard peut sembler distant ; on peut y voir celui du journaliste qui rend compte des transformations de sa province et de leur impact sur ses habitants, confrontés à des mutations inédites et violentes durant les deux premières décennies du XX^e siècle. C'est également avec la même distance neutre que le narrateur omniscient restitue au lecteur les pensées de Cándida et en dévoile les ressorts. Selon Andrea Gallo, les romans et nouvelles de Gómez Windham s'efforcent de peindre une « comédie humaine philippine » ; les tableaux de mœurs de San Pedro s'inscriraient ainsi dans la tradition des *Scènes de la vie de province* de Balzac, dont Gómez Windham est un fervent admirateur (Gallo, 2014 ; 147-148). L'auteur est, au demeurant, un témoin direct des mutations que subit son pays. Né en 1880 sous le règne d'Alfonse XII, il grandit dans un territoire de la Couronne d'Espagne, assiste à la révolution philippine opposant les forces espagnoles et le mouvement indépendantiste Katipunan de 1896 à 1898, à la guerre hispano-

américaine en 1898, à l'occupation américaine à l'issue de la signature du Traité de Paris entre l'Espagne et les États-Unis en décembre de la même année, à la répression implacable des aspirations indépendantistes, à la refonte administrative du pays en 1916, aux réformes éducatives promouvant l'anglais et à la politique d'éradication de l'espagnol. Sa carrière de fonctionnaire se déroule, dans le cadre de la tutelle américaine, en anglais, mais, d'ascendance *tagala*, espagnole et irlandaise, il appartient à la grande bourgeoisie philippine : formé par les établissements religieux espagnols, il conserve l'usage du castillan dans sa vie familiale et sociale. Il travaille et fait carrière en anglais, mais s'exprime et écrit en espagnol. Se reconnaissant d'abord dans les valeurs d'une culture hispanique, il deviendra l'un des fondateurs de la *Academia Filipina de la Lengua Española* en 1924, puis l'un de ses directeurs de 1939 aux années cinquante.

6. L'espagnol reste non seulement la langue sociale des élites philippines au début du XX^e siècle, mais elle est aussi celle d'une production à caractère nationaliste, qu'il s'agisse de la poésie patriotique et des manifestes anti-espagnols – notamment d'Emilio Jacinto, l'un des intellectuels du mouvement Katipunan – de la fin du XIX^e siècle ou des textes anti-américains durant les décennies suivantes (García Castellón, 2012 ; 149-170). C'est en espagnol que sont rédigés les premières constitutions, les premiers essais historiques et l'hymne national. Le castillan représente un élément fondamental dans l'émergence d'une matrice identitaire philippine. Évidemment, dans ce contexte, de la part d'un auteur qui associe l'identité nationale naissante à la culture hispanique, écrire de la littérature hispanophone implique d'emblée un positionnement critique. Utiliser et faire vivre l'espagnol dans une colonie où l'occupant tend à imposer l'anglais représente en soi un acte de résistance. D'ailleurs, la production hispano-philippine se développe et s'épanouit sous l'occupation américaine en tant qu'expression d'un nationalisme pro-hispanique et anti-étasunien, au point que la critique évoque un âge d'or de la littérature philippine de langue espagnole de 1898 à 1946. Comme Gómez Windham, les auteurs en sont des intellectuels urbains formés dans des établissements espagnols : Wenceslao Retana, Claro Mayo Recto, Antonio M. Abad, Fernando María Guerrero, Manuel Bernabé, entre autres (Farolán, 2002). Certes, des littératures en langues dites vernaculaires et en anglais surgissent parallèlement, mais elles restent secondaires, tant qualitativement que quantitativement, face au dynamisme et à la richesse de la production hispanophone. Dans cette vaste production, *La*

carrera de Cándida se distingue par le regard distancié, quasiment clinique du narrateur qui, habilement, sans jamais dénoncer explicitement l'imposition de la tutelle étasunienne, s'efforce de montrer, à travers un cas exemplaire, les effets pervers du modèle américain aux Philippines.

2. Le bonheur selon le discours féministe américain

7. Âgée de treize ans, la villageoise Cándida suit les cours d'une de ces écoles mises en place par les autorités étasuniennes, où officie Miss Jones, type même de la WASP suffragette, une «solterona angulosa y rubia que había dedicado todos sus entusiasmos a la causa del sufragismo militante» (p. 8). C'est bien une séduction, comme le suggère le jeu de connotations et de doubles sens, qui s'opère alors, une séduction par ascendant dans les relations enfant/adulte, élève/maître, Philippines/États-Unis, tradition/modernité qui maintiennent Cándida en position subalterne. En effet, l'institutrice américaine «intima con» l'élève innocente ; elle se lie d'amitié avec elle, mais l'expression peut aussi évoquer un rapprochement plus équivoque. Elle l'invite fréquemment dans l'intimité de son « *bungalow* » où elle lui offre ses « *magazines* » (p. 8), termes anglais qui ne sont pas traduits et qui font irruption dans l'espace textuel espagnol pour s'y implanter progressivement. Elle conquiert Cándida culturellement et idéologiquement, la convertissant aux thèses féministes alors en vogue aux États-Unis, au nom de la modernité et du progrès :

Explicábala que el feminismo modernísimo en América no era únicamente asunto de conquistar el voto para la mujer, de darla la parte que en justicia le correspondía en la confección de leyes y el manejo de los asuntos públicos, puesto que esta aspiración podía ya darse por conseguida. Era también la invasión de todos aquellos campos de actividad humana, que el hombre hasta hoy había acaparado convirtiéndolos en cerrado coto para su sexo. Centenares de ocupaciones, profesiones y oficios que hasta hacía muy pocos años se consideraban exclusivamente masculinos, iban cayendo rápidamente en manos de la mujer. Y esto ocurría sin que ellas se vieran precisadas, como se creía antes, a sacrificar su «feminidad» en lo más mínimo, sin que perdieran los atractivos y las ventajas que proporciona la belleza y la debilidad. No se trataba de permutar una fuerza por otra, sino de agregar a las cualidades privativas de la mujer, las de inteligencia, actividad y energía del hombre. Conseguido este resultado ¿quién las disputaría el dominio del mundo? (p. 8-9)

8. Le narrateur retranscrit sans guillemet le discours tenu par Miss Jones, comme pour mieux dire l'imposition du modèle étasunien de fémi-

nité sur l'univers villageois visayan par le truchement d'une de ses jeunes habitantes. Ce discours d'autorité est d'ailleurs sans appel, puisque la seule question posée est purement rhétorique. Du reste, la naïveté de la paysanne ne permet pas à cette dernière de comprendre que les aspirations satisfaites aux États-Unis – «conquistar el voto para la mujer», «darla la parte que en justicia le correspond[e] en la confección de leyes y el manejo de los asuntos públicos» – ne sont pas envisagées aux Philippines dans les années 1910 et 1920, ni par l'ordre patriarcal en place, ni par des autorités étasuniennes dont le progressisme reste un vœu pieux.

9. Après une ellipse de deux années, le narrateur expose les effets de cette éducation sur la petite paysanne : Cándida, sans parfaitement maîtriser l'anglais, peut le lire, ce qui lui permet de dévorer les *magazines* de papier glacé que Miss Jones reçoit des États-Unis. Ces revues luxueuses non seulement répètent le discours tenu par l'institutrice, mais en prolongent la stratégie de séduction en apportant des exemples attrayants et convaincants de femmes heureuses car émancipées. Là où le type quelque peu revêché de Miss Jones pourrait démentir qu'une femme libérée de la tutelle masculine puisse être jolie, coquette et élégante, les *magazines* multiplient les portraits de belles jeunes femmes.
10. Le narrateur omniscient, de nouveau sans guillemet, rend compte de ces articles qui semblent envahir la narration comme pour mieux dire la place centrale qu'ils prennent dans la vie de Cándida. C'est au lecteur de distinguer ce qui renvoie au récit premier assumé par la figure du narrateur et ce qui relève d'un style indirect libre, en repérant la présence des termes anglais originaux et la description des photographies accompagnant l'article. Ces revues mettent en scène les succès de femmes présentées comme des héroïnes des temps modernes :

Miss A... se encontraba a los dieciocho años a la cabeza de una hacienda (farm) que, debido a malas operaciones de su padre, estaba comida de hipotecas. Ella, con su superior inteligencia y educación (training), en un año convertía los semiáridos terrenos en fructífero vergel donde se daban toda clase de reproductivas cosechas. (Retrato de Miss A..., muy graciosa, vestida de farmerette, apoyada en un biello, y destacándose en el fondo un enorme montón de heno). (p. 9)

11. Cette campagne verdoyante où l'on ramasse les foin, où une famille possède sa terre et en dispose librement, où une femme seule peut en vivre dignement et même prospérer, est complètement étrangère à la réalité cli-

matique, économique, sociale et culturelle de la province de X... Ce discours exotique et irréel, où la paysanne travaille dans les champs sans se décoiffer, toujours pimpante, tient même du conte de fée. Les *girls* des *magazines* – Miss B... qui dirige seule une mine à vingt ans, Miss C... à la tête d'un grand magasin, la journaliste Miss D..., la juge Miss E... (p. 10) – sont autant de Cendrillons modernes : elles ont réussi matériellement et ont gagné une reconnaissance sociale grâce à leurs seules qualités personnelles, détermination, intelligence, force de travail, courage, sans aide ni appui, et restent néanmoins ravissantes, élégamment vêtues et parfaitement maquillées. Tout comme cette nouvelle féminité émancipée n'exclut pas une féminité plus traditionnelle qui valorise la beauté et la délicatesse d'un éternel féminin, la supériorité morale de ces femmes sur les hommes ne leur interdit pas un mariage heureux. Au contraire, le bonheur que conquiert la Cendrillon moderne est aussi celui d'une épouse comblée aux côtés de son Prince Charmant, un millionnaire qui l'aime moins pour ses attraits physiques que pour son intelligence (p. 11). Elle vivra alors dans un confort bourgeois tout en poursuivant ses activités professionnelles, «viviendo su vida» (p. 11). L'amour existe, mais dans le cadre du projet de réussite sociale, comme un rendement rentable sur investissement, car la Cendrillon des temps modernes a, au préalable, choisi son Prince Charmant comme elle a choisi son métier et mené sa carrière – *carrera* – : sans passion, avec discernement et lucidité.

12. Selon les *magazines*, seule une *carrera* – et non le mariage, ni la maternité, ni la religion comme le préconise l'ordre patriarcal philippin – permettrait à la femme d'atteindre le bonheur. Aux côtés de la détermination et du travail, la *carrera* est l'ingrédient indispensable à la recette du bonheur moderne, un bonheur matérialiste, facile à atteindre pour peu que l'on s'en donne les moyens, qui renvoie à ce qu'il est convenu d'appeler le rêve américain et que déclinera, durant la Guerre froide, le mythe de l'*American way of life*. À la mort de son père, figure de l'ordre patriarcal traditionnel, Cándida, fille unique, est libérée de la tutelle masculine qui pourrait lui imposer le respect des normes culturelles visayanes. Elle décide alors de rompre avec un univers qu'elle juge terne et archaïque, de devenir une *girl* de *magazine* et de migrer vers San Pedro pour s'y lancer dans une *carrera*, une carrière au sens professionnel du terme mais aussi une course vers le succès promis par ses lectures.

3. Une Bovary visayane

13. La lecture des revues américaines «inflamó la imaginación de Cándida despertando en ella ese deseo de imitar, primer tributo que rinden las almas sencillas a lo que admiran» (p. 10), si bien qu'une fois à San Pedro, elle calque ses actions sur les impératifs des *magazines*. Telle une Bovary visayane, elle s'efforce de faire vivre dans le réel la fiction des revues. La «modesta paisana» (p. 12), malgré la maigreur de l'héritage laissé par son père, s'inscrit dans un « *business course* » du *San Pedro Institute* où elle étudie avec ardeur, se coiffe et s'habille à la mode de la capitale, se douche fréquemment et, l'air sérieux et austère, marche du pas pressé qu'elle croit être celui du « *business man* » (p. 13). En domestiquant son corps et en en modifiant l'apparence, elle s'efforce d'acquérir de nouveaux *habitus* conformes aux normes étasuniennes qu'elle substitue – du moins le croit-elle – aux valeurs de sa campagne natale. Elle insiste même pour payer un loyer aux parents éloignés qui, selon les usages philippins, l'accueillent généreusement en dépit de leur dénuement : elle entend rompre non seulement avec une culture traditionnelle mais, symboliquement, avec sa propre famille, bien qu'elle soit hébergée chez cette dernière.
14. La métamorphose semble porter ses fruits, prouvant le bien-fondé des discours tenus par Miss Jones qui promet le succès à qui s'en donne les moyens, puisque Cándida prend rapidement la tête de sa classe et devient la «chica más popular (*the most popular girl*) del Instituto» (p. 13). La voilà reconnue et appréciée, même si elle n'a pas encore les moyens de vivre dans le confort auquel elle aspire. L'expression américaine « *the most popular girl* », restituée entre parenthèses après sa traduction espagnole, apparaît superfétatoire pour le lecteur, mais le narrateur reprend là sciemment le procédé qu'il utilisait déjà pour les comptes rendus d'articles de *magazines* : tout se passe comme si Cándida devenait une de ces *Miss* de papier glacé. Elle vit d'ailleurs le conte romantique promis par les revues américaines, lors d'une sortie étudiante organisée par les élèves de comptabilité. Prise d'un terrible mal de mer sur la barque du retour, elle est secourue par le garçon le plus élégant et le plus distingué du groupe, aimable, galant et respectueux, mais aussi le fils du plus grand propriétaire de San Pedro. En tout point conforme aux attentes d'une *girl* moderne, ce Prince Charmant, Alberto Enríquez, se fait d'ailleurs appeler Bert, diminutif américain qui atteste de nouveau de la réalisation des ambitions de la jeune fille.

15. Le chapitre III décrit alors le rapprochement des deux jeunes gens, de la phase « d'intimité professionnelle » (p. 19) où ils travaillent ensemble à leurs examens, à l'étape du flirt avec des sorties fréquentes au cinéma et aux soirées dansantes de San Pedro. Cándida est sensible aux attentions et aux généreux cadeaux de Bert, mais elle agit selon les impératifs de la femme émancipée : elle préfère garder ses distances, même si elle le considère comme un excellent parti qui lui permettrait de s'élever socialement sans peine, pour peu qu'elle parvienne à se faire épouser, comme le lui recommande sa parente. Elle entend se consacrer à ses études, fidèle aux modèles des *magazines*. Rejetant les conseils de sa tante, incarnation d'une société philippine traditionnelle, elle applique au pied de la lettre la recette américaine :

Por aquellos días y siguiendo la moda americana, según había leído en los artículos de los periódicos de Miss Jones, inventó para sí misma un lema o grito de guerra (slogan) que escribió en un cartón y fijó en lugar visible de su cuarto, y que procuraba tener siempre presente en su memoria : «MY CAREER ABOVE ALL» (mi carrera sobre todo). (p. 21)

16. Pourtant, la paysanne pauvre, fascinée par le prestige et la richesse, n'a pas disparu malgré la spectaculaire métamorphose de Cándida. Car elle se garde bien de faire part à Bert de sa décision :

[...] decidió dejarse querer, sin idea de comprometerse formalmente, halando cierta dulzura en tener por admirador y amigo (*beau*) al chico más elegante y adinerado de entre todos sus compañeros, y que además la surtía en abundancia de sorbetes y bombones, golosinas que la gustaban extraordinariamente. (p. 21)

17. La jeune fille n'a pas le sentiment de déroger à ses principes ni de faire preuve de faiblesse. N'a-t-elle pas, d'ailleurs, un « *beau* », en anglais dans le texte, conformément au modèle américain ? Mais, en raison du dispositif mis en place à l'ouverture du chapitre I, le lecteur n'est pas dupe. Cándida reste une coquette avide de plaisirs, une paysanne visayane naïve, une orgueilleuse incapable de comprendre les relations de domination qui régissent la société philippine dont elle occupe le bas de l'échelle. D'ailleurs, les jours de pluie, elle préfère renoncer à aller en cours plutôt que de couvrir de boue les vêtements élégants qu'elle a achetés malgré la maigreur de son pécule (p. 13). Contrairement à ce qu'elle prétend, ce n'est pas sa « *career* » qu'elle place au dessus de tout, mais sa mise. Ses *habitus* étasuniens ne sont qu'un vernis, et elle adopte une posture qui l'aveugle et la trompe elle-même.

18. La dimension illusoire de sa transformation est finement montrée à l'occasion du premier baiser qu'elle accorde à Bert, dans le chapitre IV. Le *San Pedro Institute* organise une joute oratoire publique, important événement social de la capitale provinciale, où s'affrontent *The Demosthenes Oratorical Club* et *The Cicero Eloquence Society*. Bert y prend part avec un exposé sur le nouveau rôle de la femme dans la société moderne après la Première guerre mondiale :

Cuando el hombre corrió a empuñar las armas en defensa de la patria y de la libertad del mundo amenazadas, ¿quién recogió de sus manos la esteva o el arado para evitar la aparición del espectro del hambre? La mujer. ¿Quién ocupó el puesto del ausente en la oficina, en la tienda, en la fábrica o el taller para impedir la muerte del comercio y de la industria y la ruina subsiguiente? La mujer. ¿Quién encalleció sus delicadas manos fabricando armas y municiones para que el hombre no careciese de medios defensivos en la mortal contienda? Siempre la mujer. Ella, por tanto, había adquirido el derecho innegable de ser considerada en lo sucesivo como una colaboradora del hombre en todos los negocios de la vida (affairs of life) con exactamente iguales derechos y deberes, etc., etc. Bert había extractado cinco kilométricos [de] artículos que sobre este asunto había publicado recientemente *The Monday Morning Post*, debidos a la pluma de una conocida sufragista americana, émula de la famosa Mrs. Catt. (p. 24-25)

19. Peu instruite, facilement admirative et enthousiasmée de voir Bert partager ses convictions, Cándida est incapable de noter le plagiat, le style maniéré et grandiloquent, l'inadéquation évidente d'un propos concernant les États-Unis et l'Europe à la réalité locale. Bert lui renvoie pourtant l'image de ce qu'elle est et dont elle pourrait, à cette occasion, prendre conscience : une Philippine qui a fait sien un discours exotique et hors sol, copié sans distance critique de la presse étasunienne ; un esprit colonisé par le discours du colonisateur. Mais, aveugle, elle embrasse ce soir-là son champion pour le récompenser. Non seulement elle cède à un sentimentalisme contraire aux principes d'une femme émancipée selon les *magazines*, mais elle embrasse Bert à la manière des paysannes visayanes, «que consiste, no en chasquear los labios, sino en aspirar el aire con la nariz sobre la superficie besada» (p. 26). *Miss Cándida* demeure la villageoise Cándida.

4. La chute et la *carrera* vers le malheur

20. Les deux jeunes gens se fréquentent assidument au vu et au su de tous. Mais Cándida n'a cure de sa réputation qui est pourtant son bien le plus précieux dans la société traditionnelle philippine. Quand Bert l'invite à une promenade romantique en calèche, elle accepte volontiers, voulant croire suivre l'exemple des jeunes filles des *magazines*. Ces derniers deviennent d'ailleurs prétexte à transgresser des normes que la Philippine, cependant, ne peut pas ignorer : «Así se divertían las chicas de los *magazines*, paseando solas con sus adoradores sin que nada desagradable las ocurriera ni nadie las criticara.» (p. 26) Le lecteur l'a compris, c'est bien l'inverse qui attend une Cándida qui s'aveugle et qui choisit la facilité et les plaisirs : les critiques et le malheur vont s'abattre sur elle.
21. Lors de la promenade, Bert se déclare à la jeune femme, lui promettant non seulement le mariage mais de l'emmener aux États-Unis pour y poursuivre leurs études. Cándida hésite, car le jeune homme n'est pas beau et elle sait qu'elle n'en est pas amoureuse. Mais la mise de Bert est parfaite – «el traje ideal de *Palm beach* de corte irreprochable, la camisa de fina y listada seda, los zapatos de última novedad, de cuero claro y suela blanca » (p. 28) – et l'humble villageoise est éblouie par son nom et sa position sociale : il est un «*mangaranon*», mot visayan pour désigner un homme riche et puissant. Le terme vernaculaire prend pied dans l'espace textuel pour annoncer l'abdication de *Miss Cándida* au profit de la paysanne.
22. Cette dernière cherche encore à imiter les *girls* des *magazines* quand elles sont disposées à céder aux avances de leur admirateur, mais la poitrine fluette de Bert n'a rien du torse viril où la jeune femme est supposée cacher son visage pudique et rougissant, comme le décrivent ses lectures. Attestant à son tour qu'une réalité toute philippine prend le pas sur celle des *magazines*, Bert devient entreprenant, s'exprimant non plus en anglais mais dans un visayan teinté de castillan. Même si Cándida lui répond encore en anglais – « *Is this true? Will this be forever? Will you marry me? Swear it!* » (p. 29) –, c'est une nature toute visayane qui s'empare également d'elle. Elle est d'ailleurs la première surprise des réactions jusque-là inconnues qui la submergent, passionnées, langoureuses, voluptueuses et lascives. Elles

anesthésient sa volonté et étouffent toute résistance, si bien que la *girl* accomplie qu'elle croyait être n'existe plus.

23. Cette scène fonctionne comme le pivot de la narration : elle est située au chapitre V, après les quatre premiers chapitres d'une *carrera* ascendante et avant les quatre derniers chapitres d'une *carrera* descendante. Elle se présente également comme le pendant et le contrepoint de la scène de séduction par Miss Jones. La première séduction présidait à une course illusoire vers le bonheur américain ; la seconde séduction précipite la jeune fille dans une course, bien réelle celle-là, vers le malheur philippin. Car, dans le chapitre VI, Don Lucas Enríquez y Doña Martina, parents de Bert, s'étonnent de voir leur fils, jusque-là si désireux de partir étudier aux États-Unis, annoncer qu'il restera finalement vivre à San Pedro. Soupçonneux, ils mènent leur enquête et sont horrifiés de découvrir les amours de Bert avec une pauvre des bidonvilles que le jeune homme, sommé de s'expliquer, avoue songer épouser. Toujours factuel, le narrateur expose les réactions des Enríquez et les délibérations du conseil de famille, montrant comment une même situation et ses acteurs peuvent être perçus depuis le sommet de la pyramide sociale, du côté des dominants et de l'ordre patriarcal.

24. À la lumière des informations glanées, Cándida apparaît comme une «marimacho» des quartiers pauvres (p. 33), aux mœurs légères puisqu'on la voit dans les cinémas, les promenades en calèche et les «bailes de suscripción», bals populaires ouverts à tous et inféquentables pour une jeune fille décente. Les cochers de la ville font même des plaisanteries grivoises à son sujet. Doña Martina la considère d'ailleurs comme une «pelandusca de baile de suscripción» (p. 33), une prostituée doublée d'une intrigante qui a manœuvré pour subjuguier son fils et mettre la main sur sa fortune. Elle ne lui reproche pas seulement ses origines, mais une conduite morale condamnable aux yeux de l'ordre conservateur qu'elle incarne. À ce titre, les considérations religieuses qui étaient jusque-là absentes – car la *carrera* de Cándida était appréhendée du point de vue de cette dernière – reviennent en force dans la narration, à travers le discours de Doña Martina qui est aussi «Presidenta de la Asociación del Sagrado Corazón de Jesús y de la Cofradía del Santísimo Rosario» (p. 33). Elle cloue au pilori «esas mujeres modernistas, que salen solas con los hombres» (p. 33) : ce sont des femmes corrompues et perdues qui ignorent les valeurs de la pudeur et de la fidélité, voire des «hérétiques» qui se moquent de la religion et des saints sacrements (p. 33). La femme émancipée ne représente plus une figure de la réussite et

du bonheur, digne de respect et d'admiration, comme dans la première partie du roman, mais, à l'inverse, elle est une figure de la dépravation, inspirant le mépris et le dégoût.

25. L'inversion des perspectives montre aussi un autre Bert, aux antipodes du type du Prince Charmant moderne ; il est d'ailleurs appelé Alberto désormais, en espagnol, langue de l'élite philippine à laquelle il appartient. Cándida considérait Bert comme un homme brillant, ambitieux et entreprenant, appelé à un grand destin ; sa famille considère Alberto comme un raté. Le portrait en contrepoint qui se dessine souligne à quel point Cándida manque de jugement. Né de parents déjà vieillissants qui l'ont surprotégé, benjamin de sa fratrie, Alberto est le type même de l'enfant souffreteux et fragile, d'intelligence fort médiocre et faible de caractère, soumis à l'autorité familiale. Alors que ses frères ont été envoyés dans de prestigieux établissements secondaires puis des universités de Manille, ses parents ont jugé plus raisonnable de l'inscrire dans les écoles publiques de San Pedro puis dans le peu reluisant *Instituto Mercantil* où il a connu Cándida. Il ne deviendra ni médecin ni haut fonctionnaire comme les autres membres de sa famille. Cándida voyait dans le *San Pedro Institute* la voie royale vers une *carrera* et la réussite ; du point de vue des puissants Enríquez, il n'est qu'un pis aller qui fera d'Alberto un simple commerçant de province. Néanmoins, Don Lucas Enríquez compte établir son fils pour lui assurer de confortables revenus :

Don Lucas le daría capital y le iniciaría en el cómodo y poco arriesgado negocio de prestarlo a los agricultores a cuenta de futuras cosechas, con garantía de éstas y de las tierras, percibiendo entre intereses y comisiones una ganancia casi usuraria. (p. 31)

26. Le narrateur montre là à l'œuvre la reproduction de la hiérarchie sociale en place et de ses mécanismes de domination, qui permettra à Alberto de se maintenir au sommet de la pyramide, en dépit de sa médiocrité. Dans une société philippine qui repose sur l'exact inverse de la méritocratie vantée par Miss Jones et le discours dominant étasunien, il vivra avantageusement de rentes garanties par un système économique et financier inique qui exploite de petits paysans comme le défunt père de Cándida. Démonstration est faite de ce que suggérait au lecteur l'ouverture du chapitre I : l'ordre traditionnel et son modèle social restent inchangés malgré la tutelle américaine ; Cándida est condamnée à demeurer une figure subalterne en dépit de ses efforts.

5. L'ayah et le malheur philippin

27. Évidemment, la menace que fait peser sur l'avenir d'Alberto la perspective d'une mésalliance avec une misérable «pelandusca», du style «mari-macho» qui plus est, bouleverse les plans des Enríquez. Don Lucas y Doña Martina avaient toujours refusé de laisser leur rejeton partir étudier aux États-Unis comme celui-ci le leur réclamait mais, rejoints en ce sens par le conseil de famille qui juge urgent de l'éloigner de l'intrigante qui cherche sa perte, ils décident de littéralement exfiltrer Alberto, en l'envoyant par le premier bateau vers les États-Unis où l'attend un cousin qui le prendra en charge et le casera dans une université américaine. On retrouve là l'ironie caractéristique des romans et nouvelles de Gómez Windham. Alberto-Bert rêvait d'une vie américaine, et il était en cela un double de Cándida. Mais ce rêve devient une réalité pour lui, né du côté des dominants, alors qu'il fait le malheur de la jeune fille ; Alberto-Bert s'avère finalement le double inversé de Cándida. Pire, c'est le malheur de cette dernière qui fait le bonheur d'Alberto, car sans leur amourette, jamais les Enríquez n'auraient consenti au séjour étasunien de leur fils. Dans un système social et culturel qui fonctionne comme un destin, où les trajectoires personnelles sont tracées dès la naissance selon un ordre immuable, les gagnants le demeurent, les perdants également. Croyant œuvrer dans son seul intérêt en se laissant courtiser par Alberto-Bert, Cándida, sans le savoir, travaillait en réalité à sa propre perte et dans l'intérêt du jeune homme. Tous ses efforts sont nécessairement vains, voire contreproductifs et préjudiciables, en raison d'un *fatum* qui la persécute, celui du fonctionnement de la société philippine.
28. Bert, trop ravi de l'occasion inespérée qui se présente à lui de réaliser son bonheur américain, soulage sa conscience en envoyant, avant d'embarquer, une lettre destinée à Cándida où il lui promet de l'épouser à son retour. Mais la lettre est interceptée par Doña Martina et Cándida, esseulée, apprend son abandon par les ragots de ses camarades et les pages sociales du *Heraldo de San Pedro*, le journal hispanophone de l'élite urbaine qu'elle n'avait jusqu'à présent jamais lu. Le *Heraldo de San Pedro* prend ici le pas sur les magazines américains dont il est le contrepoint dans le jeu de miroir qui structure la narration :

Allí estaba la confirmación buscada, brutal y aplastante. El «reportero» de *El Heraldo de San Pedro* participaba a los lectores que el distinguido y aprovechado joven Sr. Alberto Enríquez había partido el sábado pasado para continuar y ampliar sus estudios en la tierra del tío Sam, y le deseaba un feliz viaje. Cán-

didá sabía bien poco de castellano, pero pudo entender muy claramente la gaceta. (p. 36)

29. L'article du *Heraldo de San Pedro* fonctionne comme un violent retour du réel. Il suscite chez la naïve paysanne une prise de conscience brutale et douloureuse, un *desengaño* dans l'acception québécoise du terme. En effet, l'expression «pudo entender muy claramente» assume dans ce contexte un double sens. Cándida comprend non seulement l'information en espagnol, mais la signification du départ précipité de son Prince Charmant. Elle saisit enfin que les discours des magazines n'étaient que des fictions. Elle ouvre alors les yeux sur la réalité qu'elle a voulu fuir mais qui la rattrape et la condamne : «estaba perdida sin remedio (*lost, good and proper*).» (p. 37)

30. L'expression anglaise est encore présente dans l'espace textuel, mais ce sont bien les codes visayans qui reprennent le dessus dans l'expression du désespoir, de l'impuissance et de la rage qui s'emparent de Cándida. L'*hayah* philippin s'impose avec violence et enterre ce qui reste de la *miss* :

Aquella gran aflicción hizo aparecer en ella a la mujer de pueblo, primitiva y franca, que no sabe de contener emociones ni de ocultar desgracias. Su lloro no era callado sino ruidoso, el *hayah*, la lamentación resonante y plañidera de las campesinas bisayas, que parecen sentir alivio a sus dolores enronqueciendo la garganta, desgañitándose a gritos y aullidos. (p. 37-38)

31. Avec l'*hayah* visayan, «la mujer de pueblo» s'impose définitivement, « primitiva y franca », aux antipodes du *self control* des *girls* de *magazines*. Cándida tente encore de sauver la face et de reprendre ses cours, malgré le déshonneur et la honte publique. Mais la paysanne ne supporte pas le regard moqueur et méprisant de ses camarades, la pitié condescendante de ses professeurs, l'ostracisme silencieux qui l'humilie, échecs qui sont ici les pendants des succès de la « *most popular girl* » de la première partie du roman. Si bien qu'elle abandonne sa *carrera*, pourtant indispensable à son émancipation selon les discours américains. La «mujer de pueblo» qui a supplanté la *miss* des *magazines* ne résiste pas aux obstacles qui se dressent sur sa route et, par faiblesse et par orgueil, elle abdique sans réellement lutter.

32. La narration, jusqu'alors au passé, passe au présent dans le chapitre final pour décrire l'aboutissement de la *carrera* de Cándida. Faisant écho au premier chapitre qui exposait les espoirs de la jeune fille, le chapitre IX prend acte de l'abandon total de ses ambitions, évoquées comme un loin-

tain passé et des lubies de jeunesse : «[...] cuando se acuerda de aquella época de su vida, de sus entusiasmos feministas y modernistas y de su famoso lema, *My Career Above All*, se ríe de sí misma y piensa que fué muy boba (*silly*).» (p. 43) Désormais «desengañada y aburrida» (p. 42), endettée après avoir cherché en vain un travail rémunérateur et peu contraignant, elle est danseuse dans un de ces cabarets qui organisent les «bailes de suscripción» qu'elle fréquentait avec Bert. Ironiquement, le cabaret où elle officie s'appelle «La Mujer Moderna». La voici parvenue, d'une certaine façon, à ses fins : elle est une femme autonome que la carrière – *carrera* – rémunère agréablement ; elle y est reconnue et admirée pour les talents qu'elle y déploie ; elle reste belle et élégante en toute circonstance. Mais le bonheur à l'américaine est ici dégradé et inversé. En effet, le narrateur décrit l'univers sur lequel elle règne comme un :

abigarrado conjunto donde se mezclan y se codean heteras y bailarinas con empleadillos y estudiantes licenciosos, domésticos que van a gastarse en una noche el sueldo de todo el mes, y marinerotes de los barcos mercantes americanos que en la cantina adjunta se desquitan con hartura de la privación alcohólica sufrida en su país. (p. 42)

33. En outre, son émancipation est toute relative, puisque pour s'offrir une garde-robe élégante, elle s'endette auprès du propriétaire du cabaret, qui la tient par ce biais à sa merci. Surtout, le narrateur laisse entendre qu'elle mène parallèlement une autre carrière, la *carrera* de prostituée : «En cumplimiento de cierta ordenanza de sanidad, el médico municipal la reconoce todos los meses.» (p. 43) Cándida n'est pas dupe, puisqu'elle refuse de retourner à son village natal pour ne pas endurer la honte d'y rencontrer sa mère et «tener que confesárselo todo» (p. 42). Par facilité et par vanité, tout comme elle a manqué du courage d'une vie chiche qui lui aurait pourtant épargné la prostitution, elle n'a pas le courage d'affronter ses erreurs et de tenter un nouveau départ dans son village. Elle préfère donner raison à Doña Martina qui la tenait pour une «pelandusca de baile de suscripción» (p. 33), et elle se résigne à la place que lui assigne dans la société philippine cette figure de l'ordre traditionnel.

Conclusion

34. Dans la littérature hispano-philippine, Gómez Windham n'est pas le seul à dénoncer les effets dévastateurs de l'imposition du modèle culturel américain à travers la corruption morale des femmes, lesquelles sont jugées par nature impressionnables et influençables selon la perspective encore patriarcale d'auteurs masculins et issus de l'élite hispanophone. Citons les romans *Se deshojó la flor* en 1910 ou *Bancarrota de almas* en 1915 de Jesús Balmori, et *Solo entre las sombras* en 1917 de Claro Mayo Recto (cf Gallo, 2014 ; 142). Mais – et c'est ce qui fait à notre sens tout l'intérêt de *La carrera de Cándida* – Gómez Windham inscrit ce nouveau type littéraire philippin de la jeune fille dépravée par la culture *yankee* dans une critique bien plus large que celle de l'occupation étasunienne. Il montre, non sans cruauté, les faiblesses de l'héroïne mais aussi les vices des puissants : suffisance, égoïsme, opportunisme et parasitisme. Il pointe les dysfonctionnements de la société philippine, l'archaïsme et l'iniquité de ses structures. Il expose aussi l'ambiguïté des mécanismes de domination, même si le type de l'humble paysanne philippine réagit plus qu'il n'agit.
35. Ainsi, furieuse et vexée d'avoir été abandonnée, Cándida décide de se venger de Bert : elle s'offrira à d'autres hommes, sans saisir qu'elle se punit elle-même avant de punir l'ex-amant. Là où elle croit se venger, elle précipite sa propre déchéance. En retournant contre son corps et contre elle-même la violence et l'humiliation infligées par les dominants, elle s'avère la meilleure complice d'un système dont elle est aussi la victime emblématique. En tant que victime consentante mais inconsciente de l'être, elle devient le pendant de la figure de sa mère, évoquée comme une « ignorante campesina que había sido toda su vida una sumisa bestia de carga » (p. 11) dans le chapitre I. Cándida, sans le savoir, fait le jeu de l'ordre traditionnel et participe à son tour de la reproduction du système auquel elle cherche à se soustraire : c'est en cela aussi que consiste le malheur philippin qui la frappe.

Bibliographie

CONSTANTINO Renato, *A History of the Philippines. From the Spanish Colonization to the Second World War*, Nueva York y Londres, Monthly Review Press Classics, 2008.

DONOSO Isaac, « Nota crítica. Quijote asiático con címbalos de caña », Introduction à *Gómez Rivera Guillermo, Con címbalos de caña*, Sevilla, Ediciones Moreno Mejías-Editorial Wanceulen, 2011, p. 11-18, en ligne (consulté le 18/09/2015), http://rua.ua.es/dspace/bitstream/10045/42182/1/2011_Donoso_Quijote-asiatico.pdf

FAROLÁN Edmundo, « La literatura hispanofilipina del S. XX », *Tonos Digital. Revista electrónica de estudios filológicos*, n° 3, mars 2002, en ligne (consulté le 3/09/2015), http://www.um.es/tonosdigital/znum3/estudios/LiteraturaFilipina%20del%20S_%20XX.htm

FERNÁNDEZ Tony, « La hispanidad y Don Guillermo Gómez Wyndham, primer ganador del premio Zóbel », *Revista filipina. Una Revista Trimestral de Lengua y Literatura Hispanofilipina*, tomo IV, n° 1, verano 2000, en ligne (consulté le 15/09/2015), <http://vcn.bc.ca/~edfar/revista/veroo.htm>

GALLO Andrea, « Guillermo Gómez Windham: Líneas bio-bibliográficas y unos poemas », *Humanities-Diliman*, vol. 7, n° 2, 2010, 33 p., en ligne (consulté le 1/09/2015), <http://journals.upd.edu.ph/index.php/humanitiesdiliman/article/viewArticle/1985>

GALLO Andrea, « La novelística de Guillermo Gómez Windham: una “comedia humana” filipina », *TRANSMODERNITY: Journal of Peripheral Cultural Production of the Luso-Hispanic World*, vol. 4, n° 1, Automne 2014, p. 136-153, en ligne (consulté le 2/09/2015), <https://escholarship.org/uc/item/1nqokod3>

GARCÍA CASTELLÓN Manuel, *Estampas y cuentos de la Filipinas hispánica*, Madrid, Ediciones Clan, 2001.

GARCÍA CASTELLÓN Manuel, *Lengua y letras hispánicas en Filipinas. Síntesis histórica y elegía. The Spanish Language and Arts in The Philippines. Historical Synthesis and Elegy*, Étude pour l'exposition « Entre España y Filipinas: José Rizal, escritor », Biblioteca Nacional de España, 29 de noviembre de 2011 - 12 de febrero de 2012, en ligne (consulté le 6/09/2015), http://www.bne.es/es/Micrositios/Exposiciones/Rizal/recursos/documentos/rizal_estudio_o6.pdf

GÓMEZ WINDHAM Guillermo, *La carrera de Cándida. Novelas cortas, cuentos, artículos*, Iloílo-Barcelona, Editorial Catalana, 1921.

ORTUÑO CASANOVA Rocío, NIETO DE VILLAR Juan Ramón, SAMPEDRO Benita, « Tríptico sobre las últimas publicaciones literarias filipinas en español », *TRANSMODERNITY: Journal of Peripheral Cultural Production of the Luso-Hispanic World*, vol. 4, n° 1, Automne 2014, p. 273-286, en ligne (consulté le 15/09/2015), <https://escholarship.org/uc/item/3g71s2mk?query=casanova%20nieto>